

A. P. N.

*Toutes les données que vous enregistrez sur
Internet pourront être retenues contre vous*

Marc Revise

à Béa...

Éditions ThoT
Thriller

Parisien de naissance, Marc Revise n'a jamais quitté la capitale plus d'un mois. Fasciné par les grandes métropoles et la science, il n'en reste pas moins un admirateur insatiable de la nature et les rapports humains restent pour lui un sujet de questionnement inépuisable. Son parcours universitaire et professionnel lui permet d'étudier en profondeur les sciences et les nouvelles technologies. Il rédige depuis plus de vingt ans des articles pour différentes publications. Il publie ici son premier techno-polar.

Prologue

L'évolution étourdissante des nouvelles technologies et leurs implications dans notre vie quotidienne ont des conséquences importantes sur l'avenir de notre société. Conséquences morales, éthiques, religieuses, sociales, politiques et bien sûr économiques. Ces mutations induites par les nouveaux vecteurs de communication transforment notre société sans que nous en ayons toujours conscience. Loin de chercher à créer un trouble ou à faire peur, ce roman offre à travers une histoire très réaliste une réflexion sur l'avenir de ces technologies dans des utilisations qui vont bien au-delà de leurs destinations initiales, voire des services qui nous étaient vantés au départ. Le détournement des fonctions primaires des services qui nous sont proposés à travers Internet et la téléphonie mobile par exemple, aura des effets irréversibles sur nos comportements et nos rapports aux autres.

Les cabines de radars sur nos routes et sur les carrefours des villes inquiètent et exaspèrent par leur fonction primaire répressive, mais le danger est tout autre. Internet, bien sûr est un grand espace de liberté individuelle, mais l'extraordinaire base de données que chaque internaute enrichit spontanément et nourrit jour après jour pour « en être », offre un outil inespéré

aux entreprises commerciales, mais aussi à des acteurs dont les gains ne sont pas essentiellement financiers.

Les technologies embarquées dans les téléphones, mais aussi dans les véhicules, les appareils photographiques, sont autant de moyens de communication et de croisements d'informations. Bientôt, tous nos produits de consommation courante seront équipés de puces RFID¹ qui échangeront des informations sans qu'aucun contact soit nécessaire, comme c'est actuellement le cas avec les codes-barres. Peut-être nous proposera-t-on l'implantation d'une telle puce afin de remplacer passeport, carte vitale ou carnet de santé. Nous l'accepterons alors avec la même logique que la carte d'identité qui a été adoptée il y a 70 ans². Mais nous n'en sommes pas encore là. Cette révolution technologique déjà bien avancée est omniprésente, intrusive, voire invasive. Elle influence déjà grandement la politique et oriente l'évolution de nos sociétés en bouleversant des critères que l'on pensait universels – Évolution de nos paradigmes.

Les grands groupes et lobbies industriels, les gouvernements, les décideurs en général sont friands d'informations concernant la population. Gérer dix milliards d'individus ne pourra plus se faire avec les outils du XX^e siècle. Nous-mêmes, en tant qu'individus, allons pouvoir profiter pleinement de ces mutations technologiques, mais en tant qu'acteurs nous devrions pouvoir aussi décider, dans une certaine mesure, de ce que nous livrons à la communauté et la part d'intime que nous souhaitons protéger.

1. La radio-identification, plus souvent désignée par le sigle RFID (radio frequency identification) est une méthode pour mémoriser et récupérer des données à distance en utilisant des marqueurs appelés « radio-étiquettes » constitués de petits objets, tels que des étiquettes autoadhésives, qui peuvent être collés ou incorporés dans des objets ou produits et même implantés dans des organismes vivants.
2. Certes, c'est le gouvernement de Vichy qui l'avait rendue obligatoire. Si le port de cette pièce d'identité n'est plus une obligation aujourd'hui, qui n'a pas sur lui cette carte ou n'importe quelle autre pièce d'identité, permis de conduire ou carte d'étudiant, afin de justifier de son identité lors d'un contrôle de police ou plus simplement lors d'un paiement par chèque ?

Là commence la véritable liberté. En avons-nous la possibilité ? Est-il trop tard ? La fracture numérique d'aujourd'hui laisse sur le côté ceux qui ne maîtrisent pas la révolution informatique. Ces derniers ne seront-ils pas mieux protégés que les « geeks », ces technophiles qui adhèrent trop rapidement aux nouveaux outils numériques et communicants ?

À travers une histoire où tous les éléments sont bien réels¹, Sam Verriec nous entraîne dans une aventure fictive et romanesque, mais pas une science-fiction, où le pire n'est jamais certain...

N'est-ce pas le PDG de Google, Eric Schmidt qui ironisait : « Internet est la première chose que l'homme a créée sans la comprendre, c'est la plus grande expérience en matière d'anarchie jamais réalisée. »

1. Des notes en bas de pages précisent ou expliquent certains termes. Alors que des définitions paraîtront évidentes à certains, elles seront utiles à d'autres car les connaissances dépendent souvent des générations et des centres d'intérêt de chacun. Elles ne sont en aucun cas indispensables à la compréhension générale de l'histoire.

Territoire des États-Unis

Février 2010.

— J'ai des informations qui me permettent de penser que la sécurité des États-Unis est menacée, il faut que je rencontre un fonctionnaire haut placé de l'ambassade.

Ces mots agirent comme un « sésame » et la tête de l'officier américain se glaça instantanément. Il s'adressa à moi sans ménagement :

— Veuillez me suivre immédiatement.

Il me fit passer sur le côté ; appela sur un téléphone intérieur et échangea quelques phrases en anglais. Ce faisant, il ne me lâcha pas l'épaule qu'il me serrait un peu fort, comme on pince un élève qui a fait une grosse bêtise en classe. Je pensais maintenant qu'il me prenait pour un fou et que j'allais passer un mauvais quart d'heure...

Le temps me semblait long et l'angoisse montait au fur et à mesure que les minutes passaient. Allais-je leur annoncer directement que je savais qu'un attentat se préparait contre le président des États-Unis ?

Ne dit-on pas que le seul témoin d'un crime est souvent le suspect numéro un ? Mon anglais était resté trop longtemps

terré au fond de mon cartable depuis que j'avais passé le bac, et j'espérais que je pourrais m'expliquer en français.

La décoration manquait de style. Je m'attendais à un environnement plus « high-tech ». Des portes claquèrent, des hommes entrèrent puis repartirent d'un pas assuré. Le plafond était recouvert de dalles, comme tous les bureaux des années 1980, sur lesquelles étaient alignés des éclairages au néon blafards. J'étais liquéfié. Une peur incontrôlable m'envahit et me tétanisa sur place. Il ne s'était passé que quelques minutes, voire quelques secondes depuis mon annonce, et pourtant, torturé par l'angoisse qui me submergeait, le temps semblait s'être figé.

Je n'avais pas réalisé au moment où je prononçais ces mots que, pénétrant dans l'ambassade des USA, j'étais sur le sol américain !

Ici, quand il s'agit de terrorisme, on prend les gens très au sérieux. Les formulaires d'immigration vers les USA, comme ceux d'ESTA¹, témoignent qu'on ne rigole pas avec ces choses-là !

Il n'était plus possible de reculer, la machine était lancée et je devais assumer mes actes. Je me demandais si je devais dire la vérité ou user d'un subterfuge afin de ne pas dévoiler toute la réalité de mon implication. Comment ruser et résister au pays du « sérum de vérité » et de la NSA² ? Quelques minutes plus tard, mon sort serait entre leurs mains. Je dus me rendre à l'évidence, dire et faire ce que j'avais prévu, mais mon esprit se brouilla, je n'étais pas tranquille, j'aurais bien repris la scène au début, mais il était déjà trop tard.

Il était 10 h 20 quand deux hommes en tenue s'avancèrent vers moi ce samedi 20 février...

1. *Electronic System for Travel Authorization*, permet la demande en ligne pour un Visa vers les USA, valable deux ans.
2. *National Security Agency*, collecte et analyse toutes les formes de communications. Il est à l'origine du système Echelon. Son QG est situé dans la banlieue de Washington DC.

1 – Beijing¹

Dimanche 14 février 2010.

La place Tian'anmen² est bondée de monde. La foule est si dense qu'il est difficile de se déplacer vers un point précis, tout au plus, est-il possible d'obliquer vers une direction approximative afin de s'approcher au plus près d'une curiosité remarquable, cliché touristique incontournable. « Nous y sommes ! » je m'entends crier. « Sur les traces de Marco Polo ! ».

Bien que la température tôt ce matin soit agréable pour la saison, avec 12°, une légère brise laisse une impression de fraîcheur et notre pull n'est pas superflu sous notre veste.

Nous venons d'assister au lever du drapeau, après avoir attendu près de deux heures. Depuis notre arrivée sur la place, le bouillonnement des individus s'est intensifié jusqu'à provoquer un vacarme. Seules les quelques minutes de la cérémonie nous ont permis de reposer nos oreilles, tant le silence qui règne à ce moment-là est stupéfiant.

1. Pékin : pour le chinois, c'est le système appelé Pinyin, à présent internationalement reconnu, qui est utilisé et qui s'écrit Beijing, par ailleurs, cette orthographe est plus proche de la prononciation locale. Ainsi, logiquement, l'orthographe correcte du nom de la capitale chinoise est Beijing, et non Pékin.
2. La plus grande place du monde, pour les Chinois. Lieu de la contestation contre le régime sous la forme de manifestations qui ont débuté en avril 1989. L'état y mit fin en juin par une répression sanglante.

Nous découvrons enfin la « porte de la Paix céleste¹ ». Sur le fronton est accolé un portrait de Mao Zedong. Bien que nous ne soyons pas communistes et n'apprécions que peu ce régime totalitaire, la vue de cette effigie, représentant celui qui est à l'origine de la « République populaire de Chine », ne nous laisse pas indifférents. L'ambiance colorée est rouge, pourpre ou vermillon... Ce rouge est omniprésent, dominant : les bâtiments et leurs toits en pagode, les affiches, le mobilier, la vaisselle, le tissu d'habillement... Tout est rouge ! Rouge brique, rouge argile, rouge cochenille ou sang-de-bœuf. Tout est rouge ! Rouge porte-bonheur, rouge traditionnel, culturel et politique. Le rouge semble ici un symbole plus positif qu'il ne l'est en Occident...

Je ne lâche pas la main de Jessica et tente de nous frayer un chemin pour rejoindre l'entrée de la « Cité impériale² ». En me retournant, mon seul repère est l'imposant monument en pierre dédié aux « Héros du Peuple³ ». La pointe du monument culmine à une quarantaine de mètres de haut. Je dégaine mon appareil numérique pour prendre une photo sous ce nouvel angle. Impossible cependant de photographier le Mausolée de Mao⁴ dans de bonnes conditions. Le bas des images est systématiquement orné, telle une frise, de milliers de têtes de touristes.

Le concierge de l'hôtel nous a bien avertis quant au risque de pickpockets et nous avons donc laissé dans le coffre de l'hôtel nos papiers et ne portons sur nous que très peu d'argent. Je fais donc bien attention à ranger mon appareil, en toute sécurité, dans la poche intérieure de ma veste.

1. Donne son nom à la place (Tian'anmen), porte monumentale à l'entrée de la cité impériale.

2. Partie de Pékin à l'ère des dynasties Ming et Qing.

3. Monument au centre de la place Tian'anmen : « Gloire éternelle aux héros du peuple qui perdirent la vie dans la Guerre de Libération de ces trois dernières décennies. Gloire éternelle aux héros du peuple qui perdirent la vie dans la lutte contre les étrangers et les ennemis intérieurs, pour l'indépendance nationale et pour le bonheur et la liberté du peuple de 1840 à nos jours. »

4. Mémorial réalisé en 1977, un an après sa mort.

Un nouveau mouvement de foule me pousse en avant, je cherche la main de Jessica en me retournant vers elle.

Je me mets instinctivement à crier « Jessica » à travers le brouhaha. J'essaie de revenir sur mes pas en remontant le courant de la foule qui se presse vers la « Cité interdite¹ ».

Je hurle son prénom à m'en faire exploser les cordes vocales, et provoque l'indignation, l'incompréhension des gens qui m'entourent. Je me hisse sur la pointe des pieds, en cherchant une chevelure blonde. Le soleil est assez haut et une tête aussi claire devrait s'illuminer au milieu des centaines de têtes brunes qui composent la majorité des touristes, pour la plupart d'origine asiatique.

Mon rythme cardiaque s'accélère, mon front se couvre de sueur. Je sais que Jessica n'est pas une enfant et qu'elle n'est pas en danger, mais je ne suis pas tranquille.

Nous avons convenu de nous retrouver à l'hôtel si nous nous perdions.

Je décide donc de traverser la place pour me diriger vers celui-ci. Je rejoins non sans difficulté l'avenue Chang'an. Notre hôtel se situe à environ quinze minutes de la place.

Je n'ai qu'une idée en tête : rejoindre notre point de rendez-vous au plus vite et attendre Jessica. Je saisis un vélo parmi les centaines qui traînent là, comme abandonnés par leurs propriétaires et pédale comme un furieux à travers les rues, évitant là un porteur, là un vélo à contresens, là une voiture, un chien, dix enfants...

Arrivé à proximité de ma destination, je laisse choir le vélo sur d'autres, je saute sur la chaussée et enchaîne une course vers la porte d'entrée.

C'est une maison traditionnelle transformée en « maison d'hôtes » luxueuse : le « Peking Imperial Hostel ».

1. Palais impérial dans la Cité impériale, construit par un empereur Ming au XV^e siècle transformé aujourd'hui en un musée.

Devant le « desk », je demande la clé de la chambre qui pend toujours au tableau. J'en conclus qu'elle n'est pas encore arrivée. Je m'aperçois qu'il ne pouvait pas en être autrement. Jessica ne va certainement pas voler un vélo pour rentrer. Je décide de m'installer dans un fauteuil du hall d'entrée, à un endroit stratégique d'où je peux surveiller la porte « tourniquet ».

Après une demi-heure d'attente, mon angoisse ressurgit et je commence à avoir peur. Je monte à la chambre, ouvre la porte avec la clé, et constate que rien n'a changé depuis notre départ tôt ce matin. Je redescends les marches quatre à quatre jusqu'à la réception.

J'interpelle le concierge : « Avez-vous vu la jeune femme avec qui j'étais ce matin ? »

— ?

— Pardon, *have you seen the young lady with blond hair*¹ ?

— Avec jolis cheveux d'ange ?

— Oui, c'est ça !

— Non, sir, pas vu votre femme depuis vous partir ce matin.

— Vous comprenez, je l'ai perdue sur la place Tian'anmen.

— Ah ! place Tian'anmen c'est beaucoup de monde... Très difficile retrouver quelqu'un.

— Oui, c'est pour cela que nous nous sommes donnés rendez-vous à l'hôtel.

— Alors vous attendre, et elle arriver...

— Et si elle ne retrouve pas l'hôtel, ou si, s'il lui est arrivé quelque chose ?

— Vous allez à police, mais vous savez, ici en Chine, très beaucoup de monde et beaucoup de personnes disparaissent aussi, beaucoup de travail pour police, m'explique-t-il dans un français approximatif.

— Oui, je sais, ici toujours très beaucoup !

1. Avez-vous vu la demoiselle avec les cheveux blonds ?

— Wei, chez vous en France soixante millions, nous ici, au moins vingt fois plus, pas pareil.

— Oui, je sais, pas pareil.

Je décide de mettre fin à cette discussion stérile et lui demande de me montrer sur un plan de ville le poste de police le plus proche.

— Attention sir, ici policiers pas parler français.

— Comment ? Mais ils parlent bien anglais, non ?

— Pas parler.

— Comment ça non ?

— Eux parlent chinois.

— Que chinois ?

— Que chinois, mandarin... parfois cantonais aussi... mais plutôt mandarin, c'est chinois de Beijing, me précise l'employé de l'hôtel.

— Voulez-vous me servir d'interprète ?

— Servir interprète, c'est possible, après mon service.

— Quand finissez-vous ?

— À 14 heures, sir.

— Dans trois heures ! mais c'est impossible.

Je saisis un billet de vingt dollars US de ma poche et lui donne discrètement dans la main en lui demandant :

— Maintenant, pouvez-vous vous arranger ?

— Moi arranger sir, conclut-il en glissant le billet dans sa poche.

Le concierge disparaît cinq minutes puis revient me chercher.

Nous sortons dans la rue et, comme officiellement, je n'ai pas de vélo, je suggère que nous prenions un taxi. Mon interprète décline l'offre après avoir pris en compte la circulation, il considère que nos pieds seront un moyen plus sûr, plus rapide... et plus économique !